Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 15 (1870)
Heft: 20

Artikel: Guerre franco-allemande de 1870
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-332395

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE MILITAIRE SUISSE

N° 20. Lausanne, le 29 Octobre 1870. XVe Année.

SOMMAIRE. — Guerre franco-allemande de 1870. — Bibliographie. *Ueber die Strategie,* par C. v. Ellger. — Nouvelles et chronique.

GUERRE FRANCO-ALLEMANDE.

Rien de nouveau n'est signalé sous Paris, sauf d'infructueuses tentatives de négociations. D'une part le général américain Burnside, ancien commandant en chef de l'armée du Potomac en 1863, qui se trouvait au quartier-général prussien, a essayé d'amener une entente entre les belligérants soit pour un armistice, soit pour la paix; mais sans autre autorité que celle d'un cœur généreux et n'ayant pu soumettre au gouvernement français que les propositions déjà connues de M. de Bismark, ce noble projet de médiation a échoué. A la suite de cet incident, le général Burnside et son illustre collègue Sheridan ont quitté le quartier-général prussien et se trouvent maintenant en Suisse.

D'autre part le général français Boyer, aide-de-camp du maréchal Bazaine, s'est présenté au quartier-général de Versailles pour traiter de la reddition de Metz. On n'aurait pu encore s'entendre et le général Boyer se serait rendu en Angleterre avant de rentrer à Metz.

Enfin l'on signale de plus sérieux pourparlers sous les auspices diplomatiques des puissances neutres, particulièrement de l'Angleterre, et auxquels se mêle activement M. Thiers. On craint néanmoins que tous ces louables efforts ne se brisent contre l'inébranlable volonté du gouvernement prussien de ne traiter de la paix que dans Paris et sur la base de l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine.

Quant à la situation militaire, elle semble décidément s'améliorer pour les Français.

Cinq armées, dites de la Loire, du Nord, de Lyon, de l'Est, de l'Ouest, se forment et prennent de la consistance.

Dans Paris le général Trochu n'a pas encore osé, il est vrai, sortir de son système de défense passive et d'escarmouches sur tout son front. Mais, d'après une lettre qu'il vient d'adresser au maire de Paris, on peut croire qu'il prépare sérieusement de plus grands coups et qu'il n'attend pour risquer enfin quelque chose de décisif que de voir ses troupes mieux exercées et mieux armées. « L'expérience, dit-il, démontre qu'aucune infanterie, si solide qu'elle soit, ne peut être engagée avec sécurité devant l'ennemi, que si elle est accompagnée d'une artillerie proportionnée à la sienne. C'est à former cette artillerie que j'applique mes soins...

« Je termine, monsieur le maire, cet exposé par une réflexion. Au mois de juillet dernier, l'armée française, dans tout l'éclat de sa force, traversait Paris aux cris de : « A Berlin ! à Berlin ! » J'étais loin de

partager cette confiance, et seul, peut-être, entre tous les officiers généraux, j'osai déclarer au maréchal ministre de la guerre que j'apercevais dans cette bruyante entrée en campagne, aussi bien que dans les moyens mis en œuvre, les éléments d'un grand désastre.

« Le testament que j'ai déposé à cette époque entre les mains de Me Ducloux, notaire à Paris, témoignera à un jour donné des douloureux pressentiments, trop motivés, dont mon âme était remplie.

« Aujourd'hui, devant la fièvre qui s'est très légitimement emparée des esprits, je rencontre des difficultés qui offrent la plus frappante analogie avec celles qui se sont produites dans le passé. Je déclare ici que, pénétré de la foi la plus entière dans le retour de fortune qui sera dû à la grande œuvre de résistance que résume le siége de Paris, je ne céderai pas à la pression de l'impatience publique. M'inspirant des devoirs qui nous sont communs à tous et des responsabilités que personne ne partage avec moi *(sic!!!)*, je suivrai jusqu'au bout le plan que je me suis tracé, sans le révéler, et je ne demande à la population de Paris, en échange de mes efforts, que la continuation de la confiance dont elle m'a jusqu'à ce jour honoré. »

Puisse le général Trochu n'être pas trompé dans ses espérances! Puissent surtout les Prussiens lui laisser le temps d'aller jusqu'au bout de ses efforts et de ses préparatifs. Eux, en attendant, progressent toujours. Autour de Paris ils atteignent maintenant, outre Orléans, les villes de Châteaudun, de Chartres, les abords de Rouens et ceux d'Amiens. Tandis que le corps de siége de Paris se renforce de nouvelles troupes, d'un puissant matériel et de nombreux ouvrages, le corps combiné de von der Tann doit continuer ses progrès vers le Sud, en cherchant à atteindre Bourges, centre important de l'armée de la Loire. Sur sa gauche le corps du général Werder doit agir de même contre l'armée en formation de Lyon et s'établir d'abord à Dijon, d'où il observerait en même temps les places de Besançon et de Belfort. Mais ce sont là de vastes entreprises, qui, si bien ordonnées qu'elles soient, peuvent rencontrer de graves mécomptes, surtout s'il est vrai que ces deux dernières places renferment de nombreux défenseurs et que Garibaldi anime toute cette région d'un ardent esprit de résistance et même d'offensive.

D'ailleurs les Français viennent de recevoir un renfort plus efficace que les projets de médiation des puissances neutres. Les pluies diluviennes de ces derniers jours commencent à contrarier vivement les vainqueurs; elles arrêtent non-seulement leurs marches, mais aussi tous les préparatifs de bombardement ou de siége. Si des inondations se produisaient comme il y a quelques années, leur position sur les bords de la Seine, de la Marne et de la Loire deviendrait probablement critique, en même temps que plusieurs points importants de leur longue ligne de communication seraient compromis ou perdus.

Ce changement de climat favorise au contraire sur tous les points la défense, qui ne manque que de temps pour pouvoir former de nouvelles armées supérieures en nombre et en ressources, si non en cohésion, à celles des Allemands. On peut croire sans exagération que si d'ici à trois semaines les Allemands n'ont pas obtenu un résultat

marquant soit contre Bazaine, à Metz, soit contre Paris, soit contre l'armée de la Loire, leur situation deviendra intenable avec l'éparpillement actuel et qu'ils seront obligés de renoncer à quelques-unes de leurs entreprises pour mieux concentrer leurs forces. Mais il est probable qu'ils ne laisseront pas aller les choses à cette extrémité et que d'ici à quelques jours ils sauront amener une grande et décisive affaire.

En attendant, nous reproduisons ci-dessous, d'après les journaux allemands et français, divers renseignements plus ou moins caractéristiques :

Le *Journal officiel français* donne le rapport militaire suivant sur ce qu'on a appelé « les opérations du 13 octobre » autour de la capitale assiégée et qui se bornent à une sortie d'une seule division française :

13 octobre, 8 ½ h. soir.

Des mouvements de troupes considérables de l'ennemi ayant été signalés ces derniers jours, le gouverneur à décidé qu'une reconnaissance offensive serait faite ce matin par la division Blanchard, du 13e corps, s'étendant des positions d'Issy, à droite, à celles de Cachay, à gauche.

Le général Blanchard a disposé ses troupes en trois colonnes : celle de droite (13e de marche) devant agir dans la direction de Clamart : celle du centre (général Susbielle) sur Châtillon ; celle de gauche (mobile de la Côte-d'Or et de l'Aube) colonel de Grancey, sur Bagneux. Ces mouvements, protégés par le tir soutenu des forts de Montrouge, de Vanves et d'Issy, se sont exécutés avec beaucoup d'ordre et de vigueur.

Le gouverneur avait envoyé le général Schmitz, chef d'état-major général, à la droite des positions pour suivre l'ensemble des mouvements. Le général Vinoy, commandant le 13e corps, avait disposé ses réserves en arrière du fort de Montrouge. Bagneux a été enlevé par les mobiles de la Côte-d'Or, dont la conduite, déjà signalée deux fois, a eu aussi une attitude excellente ; son commandant, M. de Dampierre, est tombé glorieusement à la tête de sa troupe.

Le lieutenant-colonel de Grancey, conduisant l'ensemble de l'opération, s'est hautement honoré.

Les marins du fort de Montrouge, commandés par le capitaine de frégate d'André, ont pris part à l'action et formé l'arrière-garde, avec un aplomb remarquable, pendant la retraite de notre gauche. Au centre, nos troupes cheminant dans les maisons de Châtillon, ont, presque sans pertes, enlevé deux barricades et se sont avancés jusqu'à l'église et à la route qui relie Châtillon et Clamart.

Entre ces deux points, deux bataillons se sont déployés dans le plus grand ordre, avançant sous le feu de l'ennemi jusque dans les vignes qui bordent les pentes de la carrière de Clavents. De là, ils ont fait le coup de feu avec les tirailleurs ennemis, postés derrière un épaulement sur la crête du plateau de Châtillon.

Deux batteries prussiennes se sont démasquées rapidement, l'une près de la Tour à l'Anglais, l'autre vers Châtillon ; leur feu a été successivement éteint par les canons de Vanves et d'Issy. A ce moment, les masses prussiennes se sont montrées sur les crêtes du plateau, se découvrant ainsi au feu de l'artillerie et des forts.

Le but de la reconnaissance était atteint, la retraite a été ordonnée ; elle s'est opérée dans le meilleur état, sous les ordres du général Blanchard, dont les bonnes dispositions ont assuré la réussite de cette reconnaissance. Du côté de Clamart, nous avons occupé l'ouvrage du Moulin-de-Pierre, la fusillade s'est engagée sur ce point et l'ennemi n'a pu nous faire quitter la position.

Nos pertes sont peu considérables ; celles de l'ennemi, qui est resté constamment sous notre feu, quoique n'étant pas encore appréciées en ce moment, ont un grand caractère de gravité. C'est ainsi qu'il a laissé plus de 300 morts dans Bagneux. Ses pertes ont été également considérables à Châtillon et sur les hauteurs.

Le chiffre des prisonniers connus s'élève à près de cent. Le gouverneur a félicité les troupes qui ont pris part à la reconnaissance, ainsi que celles des forts, de l'ardeur et du sang-froid dont elles ont fait preuve dans cette journée.

Le gouverneur de Paris, Par ordre,
Le général chef d'état-major général,
SCHMITZ.

Les rapports militaires que voici sont extraits du *Journal officiel*.

« 15 octobre, 4 h. 45 soir.

» Le gouverneur reçoit les dépêches suivantes :

» Très bonne journée ; tandis qu'une myriade de gens de toutes conditions recueillaient les fruits de la terre dans toute l'étendue de la plaine de Bondy et aux environs de Bobigny, sous la protection des mobiles du Finistère et du Nord et sous celle de l'infanterie de marine et de l'infanterie de ligne, l'artillerie de Romainville chassait l'ennemi de la ferme de Granley. De son côté, l'artillerie de Rosny a contenu l'ennemi dans le village de Raincy, et celle de Noisy l'a foudroyé au camp retranché du pont de la Poudrette et dans la Maison-Grise. Je dois mentionner les éclaireurs de la Seine, colonel Lafon, qui, profitant de la sûreté de notre tir, sont sortis du village de Bondy et ont engagé une vive fusillade avec l'ennemi embusqué de l'autre côté du canal de l'Ourcq. Une escouade de charpentiers de marine sous la conduite de M. Germain, enseigne de vaisseau, s'est avancée sous le feu, a coupé à 500 mètres de l'ennemi une vingtaine d'arbres qui masquaient de nos bastions la vue du camp retranché prussien. A trois heures et demie, l'ennemi a arboré le pavillon blanc ; les éclaireurs de la Seine ont cessé le feu, et les forts également. A la faveur de l'armistice, l'ennemi a relevé et emporté de ses ouvrages ses morts et ses blessés. Dans cette rude journée pour les éclaireurs de la Seine, nous avons eu le capitaine Burtin, des éclaireurs, tué à cent mètres des retranchements de l'ennemi, un éclaireur tué en construisant une barricade en avant du village et trois éclaireurs blessés grièvement, enfin deux matelots charpentiers blessés légèrement.

» 6 heures 10 du soir. — A 5 heures et demie du soir, un obus du bastion n° 2 a tué les deux officiers à cheval qui venaient faire mettre en batterie une section d'artillerie ennemie et tué les cavaliers d'une des pièces qui a été mise hors de service à 4,500 mètres. Après un seul coup tiré les chevaux morts restent sur l'avenue ; la pièce a été enlevée à bras dans les bois ; l'autre pièce s'est retirée sans tirer. Le gouverneur est allé aujourd'hui visiter les ambulances et les hôpitaux ; il a pu constater avec quelle sollicitude nos blessés étaient soignés sur tous les points. Il était accompagné dans cette visite par M. Wolf, intendant général de l'armée. Des renseignements certains font connaître que, dans la journée du 15 octobre, l'ennemi a eu plus de 1,200 tués et blessés.

» Le gouverneur de Paris,
» P. O. Le général chef d'état-major général,
» SCHMITZ. »

« Les journées des 14 et 15 ont été complétement calmes. A l'engagement sérieux livré sous Bagneux n'a pas même succédé la canonnade des forts. Le Mont-Valérien a tiré seulement quelques volées sur les hauteurs de St-Cloud et ravivé l'incendie qui achève de consumer le château. Une maison, située au-dessus, a été mise en feu par les obus. Le tir continuel du Mont-Valérien a pour but d'empêcher l'ennemi d'établir ses batteries de siége sur toute la ligne de collines qui do-

mine la Seine et qui sont le plus à proximité de l'enceinte. Jusqu'ici, nous y avons réussi et les Prussiens n'ont guère répondu. Seulement, il est probable qu'ils élèvent en arrière des batteries abritées par des plis de terrain ou des arbres contre les canons du fort. On a d'ailleurs lieu de croire que leurs grosses pièces de siége et particulièrement les canons Krupp ne sont pas encore arrivés.....

« Aux soins que les Prussiens mettent à concentrer leurs forces au sud de Paris et à se fortifier près de Choisy, on peut juger de l'extrême importance qu'ils attachent à occuper la ligne d'Orléans, pour nous la disputer énergiquement. Les positions de Châtillon, Bagneux, Chevilly, paraissent nous être indispensables pour expulser l'ennemi de ce point stratégique; si nos troupes parviennent à s'y installer, elles feront face, en avant, à tout mouvement offensif de la part de l'ennemi et elles n'auront pas à redouter un mouvement tournant des Prussiens, car ces derniers se mettraient alors dans une situation des plus périlleuses, entre les feux de nos forts et ceux de nos troupes.

« Les forts de Montrouge, Vanves et Issy, distants les uns des autres de 1500 à 2600 mètres, constituent une défense d'autant plus imposante qu'ils sont plus rapprochés les uns des autres; mais ils sont dominés par les hauteurs environnantes, ce qui a permis aux Prussiens d'occuper une ligne passant par Bagneux, Châtillon et Clamart, qui n'est distante des forts que de 1100 à 1900 mètres. L'ennemi est donc là à pleine portée de l'artillerie des forts : Bagneux à 1900 mètres du fort Montrouge; Châtillon à 1100 mètres du fort de Vanves ; Clamart à 1900 mètres des forts d'Issy et de Vanves. »

Un correspondant du quartier-général du roi, dans une lettre datée de Versailles, moins réservé que le *Moniteur prussien*, confirme que des sorties ont été effectuées et que même le combat a duré plusieurs heures; mais il ajoute qu'à la fin les assiégés ont dû se replier en désordre derrière leurs forts et demander un armistice pour relever leurs morts. D'après la version française, c'étaient au contraire les assiégeants qui avaient pris l'initiative de cette demande. Au milieu de ces contradictions, il est bien difficile de discerner la vérité. Cependant, de quelque côté qu'ait été l'avantage de la journée, un fait paraît acquis, c'est qu'on s'est bien battu au sud de Paris dans la journée du 13 octobre.

16 octobre, 11 h. matin.

Hier des obus ont été lancés de la redoute de la faisanderie sur le poste d'observation des Prussiens au nord de Champigny, et sur un autre poste au four à chaux. Deux ont pénétré dans la maison qu'occupait l'ennemi. Des coups de canon ont été tirés de la Gravelle et de Charenton sur Bonnueil, Montmesly et le carrefour Pompadour. Aucun meuvement de troupes n'a été aperçu.

Les éclaireurs placés en embuscade de nuit à Créteil ont été attaqués ce matin, vers cinq heures, par un peloton de Prussiens qu'ils ont repoussé. Ces hommes ont ramené au fort de Charenton un prisonnier prussien blessé.

Rapport militaire du 17 octobre.

Hier d'après les ordres du général Ducrot, le général Berthaud a porté en avant de Columbus une partie de sa brigade avec huit pièces d'artillerie, dans le but de reconnaître et de canonner les travaux de l'ennemi au pont d'Argenteuil. A 2080 mètres, nos pièces ont lancé sur le pont même quelques obus dans les retranchements de l'ennemi.

Au moment où notre feu cessait, une batterie de campagne prussienne est venue au calop se placer dans les vignes d'Argenteuil et de là a ouvert son feu dans la direction de Colombes.

Personne n'a été atteint, et quatre obus lancés par la batterie de Courbevoie ont décidé la retraite immédiate de l'ennemi.

Nos zouaves ont échangé une fusillade avec les tirailleurs ennemis et en ont atteint plusieurs.

Le gouverneur de Paris : Par ordre :
Le général chef d'état-major général,
SCHMITZ.

Pour copie conforme du rapport militaire.

Le ministre des affaires étrangères chargé par intérim
du département de l'intérieur,
JULES FAVRE.

On a des dépêches prussiennes sur un combat livré le 21 courant. L'une du général Podbielsky, est conçue comme suit :

« Les Français ont fait du Mont-Valérien une sortie avec des forces imposantes et 40 canons. Des détachements des 9e et 10e divisions d'infanterie et le premier régiment de landwehr de la garde, appuyés par le feu d'artillerie du 4e corps, ont, sous les yeux du roi, victorieusement repoussé l'ennemi de la rive droite de la Seine. Jusqu'à présent nous avons constaté que plus de cent prisonniers et deux canons sont tombés entre nos mains. Nos pertes, proportion gardée, sont peu considérables. Si à cette occasion les Français publient un nouveau bulletin de victoire, on y verra la meilleure preuve que nos adversaires sont extraordinairement peu exigeants.

» Signé : PODBIELSKY. »

Voici une autre dépêche sur la même affaire, du roi à la reine Augusta :

« Je viens d'assister à *un petit combat* qui s'est livré près la Malmaison, 12 bataillons avec 40 canons ont fait une sortie du Mont-Valérien et après une lutte de trois heures l'ennemi a été refoulé dans son fort. Nous étions au viaduc de Marly et pouvions voir le combat à notre aise. *Tout Versailles était alarmé* de cet événement.

» Signé : GUILLAUME. »

Il arrive continuellement de nouveaux renforts aux assiégeants de Paris. Toute la landwehr de la garde prusienne est répartie aux environs de Versailles, pour remplacer le corps combiné von der Tann en opérations sur la Loire.

Le quartier-général du prince royal de Saxe (4e armée, soit armée de la Meuse) a été transféré, dès le 17 octobre, du Grand-Tremblay à Margency, dans le voisinage de St-Denis.

On donne, à la date du 14 octobre, les renseignements ci-dessous sur l'organisation des forces de Paris :

Les troupes de ligne forment maintenant deux corps d'armée, le 13e et le 14e, chacun de 3 divisions d'infanterie et de la cavalerie et des réserves ordinaires, faisant monter l'effectif du corps à environ 28 mille hommes. Le 13e corps, sous le commandement du général Vinoy, comprend les divisions Mand'huy, Blanchard et d'Exéa ; le 14e corps, sous les ordres du général Renault, comprend les divisions de Mansion, d'Hughes et de Caussade. Un autre corps en formation se compose des dépôts et des volontaires ; il monte déjà à environ 25 mille hommes, dont 4 à 5 mille de cavalerie. La garde mobile, forte d'environ 100 mille combattants, passe dans la ligne, au fur et à mesure de la formation et de l'instruction convenable de ses bataillons, ce qui fait qu'avant peu le général Trochu pourra disposer d'une nouvelle armée régulière de quatre corps, soit d'environ 100 mille hommes, qui seront destinés aux opérations actives en dehors de la place, tandis que les autres troupes, garnisons permanentes des ouvrages et gardes nationaux, pourront pleinement suffire à la défense de la place.

On écrit de Paris le 8 octobre :

Le gouvernement de la défense nationale a aujourd'hui dans les mains le moyen de fabriquer des chassepots. La matière remplaçant l'acier serait purement et sim-

plement le bronze d'aluminium. C'est M. Gaudin et l'éminent chimiste M. Sainte-Claire Deville qui vont fournir en quantité considérable cette matière. Le minerai ordinaire d'aluminium vient du Groënland. M. Gaudin s'en passera; il extraira l'aluminium du sol argileux que nous foulons. Quant au laboratoire, il est gigantesque, et qui plus est, prêt à fonctionner; c'est une des sept usines à gaz de la Ville. Une fois le métal fabriqué, on pourra nous livrer, en un mois, assez de chassepots pour armer toute la garde nationale.

Le ministère des travaux publics a pris, sous la direction de M. Dorian, une importance considérable au point de vue de la défense de Paris. Il est devenu le ministère du génie civil, et s'est chargé de mettre au service de la guerre les ressources immenses de l'industrie privée. M. Dorian s'est adressé aux grands ateliers de mécanique, aux fondeurs, aux compagnies de chemins de fer, et il a demandé de gros canons en fonte, frettés avec des cercles de fer, pesant 14,500 kilos et montés sur des affuts pesant 25,000 kilos. 35 de ces pièces monstrueuses seront exécutées dans le délai d'un mois. Les fondeurs de cuivre sont appelés à soumissionner la fonte de canons de campagne se chargeant par la culasse, qui seront alésés avec les grands tours qui existent dans un grand nombre d'ateliers. En un mot, dans quelques jours, l'industrie privée aura mis à la disposition de la guerre un matériel d'artillerie formidable par sa qualité et sa quantité.

La batterie des gros canons de marine, placée sur la butte Montmartre, derrière la tour de Solferino, vient de s'augmenter de trois nouvelles pièces, ce qui en porte le nombre total à huit. Telle qu'elle est maintenant cette fière batterie commande par son feu toute la plaine Saint-Denis, sur un rayon de 10 kilomètres environ.

On travaille aussi à transformer l'Arc de Triomphe en une puissante citadelle, qui commandera tous les Champs-Elysées et les abords de Passy et du bois de Boulogne. D'épaisses plaques de tôle vont envelopper le monument d'une cuirasse impénétrable, tandis que les sculptures seront encore protégées par des revêtements de terre et de matelas. En outre des redoutes en terre et en maçonnerie entourent l'Arc de Triomphe de manière à transformer ce beau carrefour en une forteresse inexpugnable.

Un marché a été conclu entre le ministère des travaux publics et la vaste usine de Grenelle. En voici les conditions : la maison Cail s'est chargée de fabriquer aussi vite que possible : 50 mitrailleuses d'un nouveau système, projetant 120 balles à la minute; 50 pièces de campagne de 14 centimètres, se chargeant par la culasse, et ayant une portée de 7 ou 8,000 mètres; 35 canons de 24 centimètres, projectiles de 150 kilog., et destinés à rivaliser avec les fameuses pièces du système Krupp.

L'*Indépendance belge* publie sur l'attaque et la défense de Paris un article du colonel Van de Velde. Cet officier estime que si la défense de Paris est bien dirigée elle doit tenir très longtemps.

Dans le siége d'une place ordinaire, la tranchée s'ouvre à 400 ou 500 mètres du glacis. Si la place se défend convenablement et si les travaux d'approche marchent régulièrement, en une vingtaine de jours l'assaillant arrive au couronnement du chemin couvert, c'est-à-dire sur le bord du fossé de la place.

A Paris, les forts à l'extrémité du front d'attaque de la rive droite, au nord-est de la place, sont portés à 4000 mètres en avant de l'enceinte; or, en admettant que la première parallèle s'ouvrît à 1,000 mètres en avant des forts, les travaux d'attaque, les cheminements auraient à parcourir 5,000 mètres pour atteindre le corps de place.

Admettons, malgré la puissante garnison de Paris, que les travaux d'approche marchent comme dans un siége ordinaire ; supposons, par impossible, que ces travaux avancent régulièrement comme devant une petite garnison; si en vingt jours les cheminements parcourent 500 mètres, il faudra dix fois vingt jours, ou deux cents jours pour parcourir les 5000 mètres qui séparent la première parallèle du corps de place.

L'attaque brusque a de grandes chances de réussir quand on la tente d'emblée, c'est-à-dire immédiatement après avoir fait subir un grand désastre à l'armée de a défense, comme celui que les Français ont subi sur la Meuse.

Dans un avenir peu éloigné nous apprendrons probablement qu'après la fatale journée de Sedan, Paris se trouvait dans de bien fâcheuses conditions pour repousser une attaque si elle avait été tentée.

Bien que pour le moment la destruction des armées françaises permette aux assiégeants d'investir Paris impunément, le généralissime des armées prussiennes pourrait bien se repentir de n'avoir pas, en arrivant devant cette capitale, profité du moment favorable qui s'offrait à lui pour enlever cette forteresse d'emblée.

La France possède d'immenses ressources de toute nature. Si Paris est approvisionné de manière à pouvoir tenir pendant quelques mois, et s'il y a entente entre les partis, l'attaque de pied à pied demandant beaucoup de temps et le bombardement n'étant guère à redouter, le siége peut traîner en longueur; entre temps il peut surgir un homme; la fortune des batailles est capricieuse, et tant que dure la guerre, son résultat final est indécis.

La *Gazette de la Croix* expose en ces termes le résultat de la bataille d'Orléans :

« La ville importante d'Orléans est occupée depuis le 12, et probablement le corps du général von der Tann a déjà commencé, à l'heure qu'il est (le 19), sa marche sur Bourges; car on paraît avoir en vue de se mettre avant tout en possession de cette ville. Bourges est un point central de la France et est même le siége d'établissements techniques de l'armée, à l'instar de l'arsenal à Vienne ou de Spandau en Prusse. Des fonderies de canons, des manufactures d'armes, etc., sont réunies sur ce point dans les plus vastes proportions. L'expédition contre Bourges aurait pour résultat d'entraver et d'empêcher l'armement des régiments en formation. Les opérations dans la direction du sud dépendent de la marche du 14e corps d'armée, nouvellement formé, que commande le général de Werder. Celui-ci venant de l'Alsace en s'avançant vers l'ouest, doit donner la main au général von der Tann. Cette armée comprend aussi la division badoise qui a livré aux Français le combat près de Rambervilliers, où ces derniers ont été repoussés. »

« Dans la journée du 18 octobre, la ville de Châteaudun (Eure-et-Loire) a été assaillie par un corps de cinq mille Prussiens. L'attaque a commencé à midi sur tout le périmètre de la ville dont les rues intérieures étaient barricadées. La résistance s'est prolongée jusqu'à neuf heures et demie du soir. Les francs-tireurs de Paris, la garde nationale sédentaire de Châteaudun ont rivalisé de courage et d'énergie. A un moment, la place de la ville était couverte de cadavres prussiens. On estime les pertes de l'ennemi a plus de dix-huit cents hommes. La ville n'a pas été occupée. Elle a été bombardée, incendiée, et les Prussiens ne se sont établis que sur ses ruines. L'incendie dure encore.

» Ces détails ont été rapportés par M. de Termon, receveur des postes, qui a brillamment fait son devoir de citoyen, le commandant de la garde sédentaire, M. Testanières, a été tué à la tête de son bataillon. La résistance de Châteaudun, ville ouverte, peut être mise à côté des pages les plus héroïques de notre histoire.

» La délégation du gouvernement ouvre un crédit pour subvenir aux besoins des familles de Châteaudun. Ce décret porte que cette noble petite cité a bien mérité de la patrie. » GAMBETTA. »

Chartres a été investi le 21, le matin, par un corps ennemi de 20,000 hommes, avec 40 canons. Des conventions militaires ont été négociées par le maire et le préfet, l'honneur de la ville est sauf.

L'armée prussienne paraît marcher sur Mantes.

Les dépêches officielles suivantes sont publiées par les journaux français :

Lorris, 19 octobre, 9 h. 50 du soir.

Un corps prussien de 6000 hommes, dix-sept canons et deux mitrailleuses, parti hier d'Orléans, occupe aujourd'hui la rive droite jusqu'à Châteauneuf. Ce matin, des francs-tireurs postés dans les bois de Chenailles, près Châteauneuf, ont tué trois cavaliers et blessé un certain nombre. Revenus en force, les Prussiens ont imposé

la ville de 50,000 fr. qui devront être versés demain soir sous peine d'incendie. Ils se sont retirés après avoir fait de fortes réquisitions. Sur toute la route, pillage de fourrages et de bestiaux.

Des détachements occupent aussi Vitry et Fay-aux-Loges.

Les Prussiens font marches et contre-marches dans Orléans, avec artillerie, sortant par une porte, rentrant par l'autre, pour tromper sur leur nombre.

Nogent-le-Rotrou, 19 octobre, 9 h., soir.

Commandant des francs-tireurs de Paris au ministre de la guerre.

Attaque de Châteaudun, hier 18, à midi, par 6000 hommes d'infanterie, 1500 de cavalerie, 2 batteries artillerie, venus par la route d'Orléans. Mon bataillon, secondé par la garde nationale et quelques francs-tireurs de Nantes et de Cannes, a soutenu l'attaque toute la journée. Vers sept heures et demie, une barricade forcée. Combat de rues jusqu'à onze heures et demie. La ville bombardée est aujourd'hui réduite en cendres. La population, dont la conduite a été admirable de dévouement pendant le combat, se réfugie dans les communes environnantes. Mes hommes se sont battus comme des lions.

60,000 cartouches ont été brûlées ; nos pertes dépassent 200 hommes, celles des Prussiens sont tellement considérables qu'ils n'ont pas osé occuper la ville abandonnée, et qu'ils ont couché au-dehors, laissant de 1800 à 2000 hommes sur le carreau. Notre retraite, couvrant le départ des habitants, s'est effectuée en bon ordre, la nuit, par Courtatain et Brion.

Ce matin, ils ont bombardé le faubourg Saint-Jean et le village de Saint-Denis-les-Ponts, qui n'étaient pas défendus.

On annonce le départ du général Lefort pour Bayonne, où il va prendre le commandement de la 13e division militaire. — Le général Pourcet, commandant de la province d'Alger prend le commandement de la 18e division militaire, à Tours.

On écrit à la *Presse libre* de Vienne :

Dans mon opinion, les forts détachés de Lyon sont à tous égards supérieurs (sauf celui du Mont-Valérien, sans doute) à ceux de Paris, et cela non-seulement parce que les terrains sur lesquels ils sont établis sont plus favorables, mais aussi au point de vue de la plus grande étendue des ouvrages, de la solidité de l'exécution et de leur plus récente construction. Seulement j'ai cru remarquer qu'ils ne sont pas également bien défilés dans toutes leurs parties, et dans leur tracé, il m'a semblé que l'on s'était plus préoccupé du rôle qu'ils pourraient avoir à jouer pour imposer l'ordre à une cité turbulente, que de celui qu'ils auraient à remplir pour sa défense contre un ennemi extérieur.

Il y a des forts, en outre, qui sont placés de telle sorte qu'ils sont dominés par des hauteurs voisines, aujourd'hui que les feux de l'artillerie ont si considérablement augmenté l'étendue de leur efficacité. Enfin il m'a paru que l'on avait commis une grave faute en négligeant (de même qu'à Paris les hauteurs du plateau de Meudon) le point culminant de *Le Verdun*, près de Limonest, d'autant plus que la place pouvait compter pour la défense de son vaste camp retranché sur l'artillerie de marine de gros calibre qu'il lui est si facile de tirer des arsenaux des ports de la Méditerranée.

Les ouvrages sont complétement armés ; seulement les redoutes nouvellement établies, les travaux de fortification passagère qui les relient, et les lignes retranchées, manquent du fini nécessaire ; comme ouvrages importants auxquels peut s'appliquer cette dernière observation, je citerai le nouveau tracé bastionné établi entre la Saône et le Rhône, sur la hauteur de Caluire, et le retranchement continu de près de trois quarts de lieue qui s'étend sur le front nord de Lyon de la gare des Brotteaux le long de la voie ferrée jusqu'au pont sur le Rhône. Ce dernier a été tracé de la manière la plus défectueuse et misérablement exécuté ; il ne couvre pas la ligne du chemin de fer dont les terrassements le dominent ; ses profils sont beaucoup trop faibles et le travail technique est en général si mauvais qu'il suffirait de quelques coups de canon bien ajustés pour y faire partout de larges brèches et mettre sens dessus dessous toute cette machine.

Plus de 5000 ouvriers sont occupés à toute cette besogne, et l'on met aussi activement la main à l'œuvre dans les forts de la rive gauche du Rhône, de la Vitriolerie, par exemple, du Colombier, etc., pour divers travaux de réparations et d'améliorations destinés à les renforcer.

Un rapport du général-major de Degenfeld, commandant un détachement du 14e corps d'armée (Werder), publié par les journaux badois, donne les renseignements suivants sur les dernières opérations militaires des Allemands dans les Vosges :

« A l'expédition dirigée sur St-Dié avaient pris part 6 bataillons, 2 1/2 escadrons et 2 batteries. Ces troupes se sont concentrées le 1er octobre à Mutzig et à Barr pour traverser les Vosges simultanément par trois routes peu praticables, afin d'y empêcher l'organisation des francs-tireurs et de châtier les localités qui s'y prêtent.

Le 2 et le 3 octobre le passage fut opéré sans rencontre, quoique partout les chemins fussent coupés de fossés et d'abattis, et même munis en certains endroits de tranchées de tirailleurs.

Le 4 octobre commencèrent les premiers engagements ; la colonne du centre marchant depuis Plinne fut reçue à l'ouest de Champonay par des coups de feu qui lui blessèrent deux hommes, sans qu'il fût possible d'atteindre les francs-tireurs au nombre de 40 à 50 ; le soir une reconnaissance rencontra de nouveau près de la Trouche un détachement de francs-tireurs, auquel elle fit éprouver une perte de 20 morts, sans avoir plus d'un blessé.

Le 5 octobre eut lieu une lutte plus sérieuse près de Raon-l'Etape ; elle commença à 9 1/2 heures du matin. Les Français, au nombre de 5 à 600 francs-tireurs, qui tiraient des tranchées, furent rapidement rejetés hors de leurs positions et poursuivis par la cavalerie, avec une perte pour eux de 45 hommes.

Le soir du même jour, la colonne apprit qu'elle n'avait plus à agir comme corps isolé, mais comme avant-garde de tout un corps d'armée allemand dirigé sur Epinal.

Le 6 octobre, la colonne Degenfeld s'est avancée contre St-Dié, ville de 10,000 âmes ; mais reçue à coups de fusils, et au milieu d'un épais brouillard qui lui rendait impossible de s'orienter, elle dut s'arrêter jusqu'à 9 1/4 heures du matin sur la hauteur d'Etival. Lorsque la marche en avant fut ordonnée, les Français déployèrent à Nompatelize et dans les localités environnantes une résistance opiniâtre.

Dans Nompatelize, il s'engagea un combat de village très violent qui dura plusieurs heures : en même temps des forces françaises supérieures s'avançaient de Le Salle, par la forêt de Saint-Remy, soutenues par de l'artillerie (deux batteries autant que l'on en pouvait juger) qui faisait un feu très bien dirigé. La situation devenait critique pour la partie engagée du corps Degenfeld, lorsque vers une heure, un mouvement combiné du reste de ce corps lui fit du jour. A l'aile gauche, le hameau des Pleignes fut enlevé non sans pertes assez sérieuses ; l'artillerie française en batterie près de Nompatelize fut réduite enfin au silence par les canons allemands ; l'aile droite s'empara de St-Remy, et les hauteurs près de la Voivre furent prises d'assaut. Vers les deux heures, les Français recommencèrent l'attaque avec une nouvelle vivacité, mais ils furent repoussés, et les obus de l'artillerie badoise leur firent beaucoup de mal. Cependant les Allemands, qui cherchaient de leur côté à s'avancer par leurs deux ailes, ne gagnaient que très lentement du chemin sous le feu de vitesse supérieur de l'ennemi.

Vers trois heures, arriva de Raon sur le lieu du combat le premier bataillon du régiment des grenadiers de la garde badoise, qui chargea tambours battant et trompettes sonnant, et repoussa les Français de position en position ; lorsqu'il fut arrivé en ligne, l'aile gauche avançant à son tour des Pleignes et de Nompatelize enleva les pentes raides du bois des Jumelles. L'attaque fut attendue de pied ferme par les Français, et le terrain fut disputé pas à pas jusqu'à la crête de la hauteur ; mais à partir de là, ils descendirent au pas de course dans une complète déroute pour se réfugier vers le col de Bourgonce.

Toute la ligne allemande marcha alors en avant ; la journée était décidée, il était 4 heures après midi.

D'après le rapport, 3,600 à 3,800 hommes des troupes allemandes seulement ont pris part au combat d'une manière immédiate, et ils ont eu à faire à des forces au moins doubles commandées par le général en retraite Poitevin. D'après les dires des Français prisonniers, ces forces se composaient en grande partie de troupes de la ligne, de régiments de marche (entre autres le 32e, dont le colonel Herodet, grièvement blessé, est resté entre les mains des Badois), et de gardes mobiles de la Meurthe et des Vosges; il n'a pas paru que des francs-tireurs aient pris part à ce combat; il y avait 8 ou 12 pièces de canon et pas de cavelerie. Les bataillons de marche étaient arrivés, dit-on, la veille seulement de Bordeaux et de Marseille avec quelques détachements des garnisons du Sud; en tout, on peut en chiffrer l'ensemble de 8,000 à 9,000 hommes au moins.

Les Allemands ont eu 3 officiers tués et 19 blessés; 57 hommes tués, 317 blessés et 8 manquants, total 404.

Les Français ont dû éprouver des pertes notablement plus considérables, dit le rapport que nous citons, mais il n'en donne pas le chiffre; ils ont eu 582 hommes et 6 officiers faits prisonniers, dont 367 de la ligne et 215 de la garde mobile.

Le 7 et le 8 octobre, les troupes allemandes ont continué leur marche sans rencontrer de résistance, ont occupé St-Dié et établi leurs communications avec le corps d'armée envoyé à Epinal. »

Le général Cambriels, dit la *Franche-Comté*, n'a eu jusqu'à présent que des engagements heureux avec l'ennemi, et il ne redoute plus, maintenant, d'être obligé d'accepter un combat qui pourrait lui être défavorable. Son mouvement s'opère avec un ordre parfait. Les principales raisons qui l'obligent à l'exécuter sont le danger qu'il y aurait pour lui à se porter en avant, et le besoin de se ravitailler.

Une force de 130,000 hommes au moins, troupes, mobiles et corps-francs, couvre, de Belfort à Dijon, les débouchés sur Lyon.

Les Prussiens reprennent haleine avant d'avancer dans la vallée de la Saône. Depuis qu'ils ont occupé Vesoul, ils n'ont point fait de nouveaux mouvements du côté de Lyon, et une dépêche de Gray du 21 octobre dit que les Prussiens ne menacent nullement cette localité.

Une dépêche du général Cambriels, de Besançon, en date du 23 octobre, annonce que l'ennemi a attaqué de nouveau la position de Châtillon-le-Duc (à 8 kilom. seulement au nord de Besançon), où il avait éprouvé déjà la veille un échec, il s'est retiré dans la soirée. « Nous avons eu, dit le général, l'avantage hier et aujourd'hui; nous avons fait quelques prisonniers; nous avons gardé nos positions; nos pertes sont minimes. »

Garibaldi, sans cesse rejoint à Dôle par un grand nombre de ses vaillants amis; s'organise, en même temps qu'il combat. Il a réparti sa petite armée en trois brigades, la 1e sous le colonel Bosak, la 2e sous le colonel Marie, la 3e sous Menotti. Frappoli remplit les fonctions de chef d'état-major. Les Italiens sont dans la 3e brigade; dans chaque brigade se trouvent des mobiles et franc-tireurs français. Bon nombre de Suisses, d'Anglais, d'Espagnols et Polonais font partie de ces troupes, surtout dans la 1e brigade.

La légion de Garibaldi a déjà eu l'occasion de se distinguer dans plusieurs engageemnts heureux contre les Prussiens et particulièrement contre les Badois.

On lit dans le *Courrier de l'Ain :*

Dans la Franche-Comté, la marche de l'ennemi paraît subir un temps d'arrêt. Le mouvement du corps d'armée allemand qui agit dans cette région ne se dessine pas encore nettement. L'affaire de Châtillon-le-Duc indiquait, il est vrai, une pointe

sur Besançon, mais on ne croit pas au siége de cette place forte. On croit plutôt que l'objectif véritable de l'ennemi serait Dijon. A la date d'hier, le *Progrès de Saône-et-Loire* considérait une rencontre comme imminente entre Auxonne et Gray. Les troupes françaises qui se trouvent sur ce point ont reçu, paraît-il, de nombreux renforts; elles sont appuyées par les corps-francs de Garibaldi.

Des lettres de la Haute-Saône mandent que, dans ce département, on ne pense pas que l'ennemi ait l'intention de se diriger sur Lyon. On ne croit pas non plus qu'il songe à attaquer sérieusement Besançon et Langrès. On regarde au contraire comme probable qu'après avoir rançonné le pays plat de la Franche-Comté, il remontera dans la Haute-Marne pour se diriger sur Paris, en laissant seulement un corps d'observation dans les défilés des Vosges.

Mouchard, 24 octobre (soir).

Des combats ont eu lieu vers Voray, pendant trois jours. Le troisième jour, l'ennemi, toujours arrêté à la hauteur de Besançon, dans la vallée de l'Oignon, a débordé sur notre droite à Pesmes, cinq lieues avant Dôle, où l'attendent Garibaldi et Menotti avec leurs forces.

Bonne tenue des troupes de Cambriels. Le 3e zouaves s'est distingué; les mobiles ont assez bien tenu.

La résistance est énergique. On a ramené hier à Besançon au moins 800 prisonniers.

La crainte de forces supérieures explique seule l'attitude passive de l'armée de Belfort.

La cavalerie et l'artillerie prussiennes sont nombreuses; l'infanterie résiste mal à la baïonnette.

Le quartier-général de l'ennemi est au château de Montclay. L'affaire d'hier a eu lieu à Châtillon et non à Chatenay.

Il est impossible d'aller à Dôle et à Besançon.

Les habitants de Pesmes s'opposent violemment à la destruction de leurs ponts par la défense.

Besançon, 23 octobre.

L'ennemi a évacué la ligne de l'Oignon et se replie sur Gy.

La journée de dimanche a décidé sa retraite. Il semble laisser de côté Dôle pour converger en une colonne massive sur Dijon. Il est partout décimé par les francs-tireurs. Menotti et Candio sont infatigables.

Un corps d'armée de la Loire arrive par la vallée de la Saône.

La pluie est incessante.

P. S. Au moment de mettre sous presse deux importantes nouvelles sont apportées par le télégraphe. Bazaine a capitulé avec toute son armée (150 mille hommes y compris les malades et blessés) à des conditions encore inconnues et auxquelles se rattacheraient, croit-on, de sérieux plans de restauration monarchique. — D'autre part le détachement du 14e corps allemand opérant aux environs de Besançon et de Dôle aurait décidément subi plusieurs graves échecs, à la suite desquels un millier de prisonniers, la plupart badois, ont été internés à Besançon. En revanche la dépêche bâloise annonçant que des centaines de soldats allemands se seraient réfugiés en Suisse est dénuée de fondement.

SUR LA DÉFENSE DE STRASBOURG.

On communique à un journal de Marseille la lettre particulière suivante du général Uhrich, en réponse aux accusations qui ont été portées contre le défenseur de Strasbourg :

Bâle, 14 octobre.

Monsieur et cousin,

Votre lettre du 4 octobre m'est parvenue ici hier soir seulement, et je le regrette.

Je sais depuis longtemps qu'il n'y a pas loin du Capitole à la roche Tarpéienne ; j'en fais la triste expérience.

Que l'on m'accuse d'insuffisance, d'impéritie, je le comprendrais ; mais de trahison ! voilà qui est infâme. Trahison ! Et envers qui ? Est-ce envers la république et le gouvernement de la défense nationale? Mais c'est moi qui les ai fait reconnaître l'une et l'autre à Strasbourg.

On comprendrait une trahison au début d'un investissement ; mais après un siége de deux mois, après avoir vu brûler et renverser une ville, tuer ses habitants, décimer sa garnison, où pourrait se glisser la trahison ?

La route de Strasbourg est ouverte ; que l'on aille voir sa citadelle détruite, ses remparts labourés, son artillerie anéantie, ses ouvrages avancés intenables et deux de ses bastions en brêche ; que l'on s'arrête devant les ruines de ses monuments, devant celles de ses maisons ; que l'on se rende compte de la pluie de fer, de plomb, de feu, qui couvrait tous ses terrains militaires ; que l'on examine ces projectiles puissants et inconnus jusqu'ici que deux cents pièces de canon nous lançaient, et, loin de dire que la reddition de la ville a été prématurée, on s'étonnera que la résistance ait été aussi prolongée, que l'on ait pu soutenir pendant trente-huit jours et trente-huit nuits un bombardement sans précédent jusqu'à ce jour.

La situation s'était compliquée par la perte de 35,000 fusées métalliques incendiées avec l'arsenal de la citadelle, et que rien n'a pu remplacer.

Malgré cela nous aurions pu tenir tant que le corps de la place eût été intact ; mais, dans les derniers jours, les travaux d'approche de l'ennemi prirent une rapidité extraordinaire ; il couronna nos chemins couverts, se fit des abris blindés pour protéger les troupes destinées à livrer l'assaut, ouvrit deux brêches, l'une au bastion 12, praticable, et l'autre au bastion 11, que deux heures de feu allaient rendre praticable.

L'assaut était impossible à soutenir par nous. Les remparts et tous les abords, foudroyés par la puissante artillerie ennemie, n'eussent pas été tenables pour les défenseurs de la brêche, qui en moins d'une demi-heure, eussent été anéantis, et l'ennemi fût monté à l'assaut sans coup férir.

Devions-nous, — devais-je, plutôt, — exposer la malheureuse ville de Strasbourg, qui déjà avait tant souffert, aux horreurs d'une ville prise d'assaut, alors que nous n'avions pas une seule chance favorable pour la résistance?

Mon conseil de défense ne le pensa pas, — et certes, celui-là est inattaquable au point de vue de l'énergie. — Consulté par moi, et après délibération étendue, il a déclaré à l'*unanimité :*

1° Que l'assaut ne pouvait pas être supporté avec des chances de succès ;

2° Que le moment était venu de capituler.

Le reste s'en est suivi.

Oui, je le déclare hautement ; oui, l'honneur militaire est sauf !

Attaqué par les braves du lendemain ou par des personnes qui ont cédé, sans réflexion, à une première impression, j'aurais voulu garder le silence et attendre que la vérité se fît jour d'elle-même ; mais le mot : trahison ! m'a créé un devoir, celui de protester de toute l'énergie d'une conscience honnête et longuement éprouvée. Je livre une carrière de cinquante-deux années de services militaires aux investigations les plus minutieuses, carrière que ne sauraient ternir les propos de quelques personnes mal renseignées ou malveillantes.

J'aurais pu vous parler de l'incurie avec laquelle on a abandonné Strasbourg, sans garnison, sans troupes d'artillerie suffisantes, sans le plus petit détachement du génie ; j'aurais pu vous dire bien d'autres vérités encore, mais il me faudrait sortir du terrain de la défense personnelle où je désire rester.

Faites, cousin, ce que vous jugerez convenable de cette trop longue lettre. S'il

m'est permis d'exprimer un désir, c'est de la voir livrée à la plus grande publicité possible.

Recevez, monsieur et cher cousin, mes remercîments pour la franchise avec laquelle vous m'avez mis au courant des bruits qui se répandaient sur mon compte; je sais apprécier la loyauté qui vous a guidé, merci encore.

Recevez, etc. Général Uhrich.

Voici d'après le *Moniteur prussien*, les chiffres officiels du bombardement de Strasbourg :

L'artillerie prussienne avait mis en batterie huit sortes de pièces d'artillerie ; l'artillerie badoise en avait mis quatre. 241 pièces en tout ont été employées au bombardement de Strasbourg: 30 pièces longues, rayées, de 24; 12 pièces courtes, rayées, de 24; 64 pièces rayées, de 12; 20 pièces rayées, de 6; 2 mortiers rayés mesurant 21 centimètres; 19 mortiers de 50; 20 mortiers de 26; 30 mortiers lisses, de 30; pour le bombardement de la citadelle, les Badois employaient 4 mortiers de 25; 8 mortiers de 60; 16 pièces rayées de 12; 16 pièces rayées de 24.

Ces 241 bouches à feu ont lancé en tout 123,722 projectiles, dont 162,600 par l'artillerie prussienne, qui avait 197 pièces, et 31,122 par l'artillerie badoise, qui avait 44 pièces.

28,000 obus ont été lancés par les longues pièces de 24 ;
45,000 par les pièces courtes de 24 ;
8,000 par les pièces de 6 ;
5,000 shrapnells (obus à balles) par les pièces rayées de 24 ;
11,000 shrapnells par les pièces rayées de 12;
4,000 shrapnells par les pièces rayées de 6;
3,000 obus longs par les pièces de 15 centimètres ;
600 obus longs par les mortiers de 21 centimètres ;
15,000 bombes de 50 livres;
20,000 bombes de 26 livres ;
23,000 bombes de 7 livres, par les mortiers lisses.

Le poids des projectiles n'est pas désigné d'après la pesanteur du fer dont ils sont formés, mais d'après la pesanteur d'un projectile en pierre, du même calibre. Ainsi le poids des bombes désignées bombes de 7, de 25, de 50 livres, peut atteindre jusqu'à 180 livres. Ainsi des obus et autres projectiles.

Le bombardement régulier a duré 31 jours complets; en établissant une moyenne sur les 193,722 projectiles lancés en ville, cela fait par jour 6240 projectiles, par heure 269, par minute entre 4 et 5.

BIBLIOGRAPHIE.

Ueber die strategie, mit Berücksichtigung der neuen Kriegsmittel, von *Carl von Ellger*, mit einer Figurentafel. Bâle, 1870, 1 brochure in-8o. Prix : 3 fr.

Ce petit livre de 174 pages condense fort bien tous les principaux éléments de son sujet et peut servir de bon résumé moderne de stratégie. Quand nous disons moderne nous n'entendons certes pas que la stratégie ait beaucoup changé depuis les grands capitaines des derniers siècles et surtout depuis Napoléon; mais elle a aujourd'hui plus de ressources à sa disposition et par devers elle plus d'expérimentations pratiques, ce dont elle doit faire son profit. On ne saurait, par exemple, prétendre, avec d'intrépides adorateurs du succès, que les heureuses campagnes des Prussiens en 1866 et 1870 créent une ère nouvelle en fait de stratégie. Rien de plus faux que cette prétention ainsi que les raisons sur lesquelles on la fonde; mais on ne saurait non plus nier que ces deux guerres ne renferment un élément important et nouveau, celui de la rapide et habituelle mobilisation en chemins de fer de grandes masses de troupes renforcées par de nombreuses landwehrs territoriales. — Le livre de M. Ellger est antérieur à cette dernière guerre; mais à part l'attrait d'exemples historiques récents qu'il aurait pu citer à l'appui des pré-